

Brèves littéraires

Brèves

La faucheuse

Aimé Lagarde

Volume 8, numéro 3-4, printemps-été 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6084ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lagarde, A. (1993). La faucheuse. *Brèves littéraires*, 8(3-4), 98-101.

AIMÉ LAGARDE

La faucheuse

Les faucheurs ont *débordé* le pré à la faux, tout le long des buissons plantés çà et là de peupliers grêles et de jeunes chênes *curés* jusqu'au toupet. On est au pré-de-Chez-Gensac et mon père, qui d'ordinaire a bien mieux à faire que de s'occuper de travaux des champs, est avec nous. Il arrive du bourg, au volant de son antique bêtaillère, et se fait une gloire d'essayer la première faucheuse motorisée qu'on ait vue dans toute la région. Il recule son camion dans l'entrée de la prairie. Il descend, culottes de cheval et bottes de cuir rouge lacées jusqu'aux genoux. Enlève sa blouse lustrée de maquignon, retrousse ses manches de chemise et abaisse l'un après l'autre les deux panneaux de la porte arrière du véhicule, qui servent de rampe aux bestiaux. Majestueux, il se porte à la rencontre de la nouvelle faucheuse.

Contact. Manivelle. Après quelques toussotements et des plaintes à fendre l'âme, le moteur démarre. Le cavalier enfourche sa monture et lui fait prudemment dévaler la pente rendue glissante par les débris de paille et les traces de fumier mal séchées. Ayant finalement amené la faucheuse à pied d'œuvre, mon père coupe le contact et saute à terre. Il abaisse le porte-

lame et, muni de tout un attirail de pinces, de clefs et de tournevis, il s'affaire à des vérifications et des réglages de toutes sortes.

Le Vieux Jean, son beau-père, après avoir longuement réaffilé sa faux, range sa pierre à aiguiser dans la corne humide et capitonnée d'herbe fraîche qu'il porte à la ceinture. D'un geste précautionneux, il plante la longue lame vert-luisante dans le feuillage d'un taillis de noisetiers. Puis il se retire à l'ombre, s'éponge le front et la nuque avec son grand mouchoir à carreaux, remet son chapeau, lisse sa moustache, rajuste un peu sa ceinture de flanelle et se met tranquillement à rouler une cigarette. «Une faucheuse sans cheval, quelle drôle d'idée !...» semble-t-il se dire. Jamais il ne se permettrait une remarque désobligeante sur qui que ce soit...

Mon père a redémarré la faucheuse. Il se cale sur le siège, exécute avec fébrilité un savant jeu de pieds et de mains et l'engin pétaradant, fumant, nauséabond s'engage en cahotant sur l'andain aligné par les faucheurs. La lame attaque les feuilles pointues, grasses et juuteuses et couche l'herbe, ni mieux ni plus mal que la faucheuse tirée par le cheval ou par la paire de vaches limousines... Le travail progressant, mon grand-père, mon jeune frère et moi nous sommes mis à faner, tant le soleil qui tape dur a vite fait de sécher l'herbe coupée. Les longues fourches à trois dents soulèvent comme en se jouant de menues gerbes de foin, les projettent haut dans les airs, les rattrapent au vol, les dispersent et répandent autour des faneurs une fine poussière irisée, chargée de tous les arômes du terroir. Mais on aura beau dire, la journée a été longue et il

faudrait bien penser à se rafraîchir un peu... Il y a, juste au fond du pré, cachée à l'ombre des vergnes, une source où l'on a descendu, au bout d'une corde, la cruche d'eau et la bouteille de vin gris. Je ne vais pas tarder à aller les chercher...

Regardant vers la source, j'aperçois, qui traverse à grand-peine le terrain spongieux abandonné aux aulnes, une forme humaine gesticulante et pantelante. C'est une femme, une silhouette familière, me semble-t-il. Elle a l'air d'appeler au secours. De toutes façons, ses cris sont couverts par le tintamarre de la faucheuse. Mon père, qui allait droit sur elle, ne peut pas ne pas l'avoir vue, mais il fait tourner sa machine et remonte dans notre direction. Je m'en doutais, c'est bien ma mère ! Que se passe-t-il ? Elle avait travaillé aux foins avec nous tout l'après-midi, dans un pré voisin, et elle était allée préparer le repas du soir. «Jean ! Jean !, hurle-t-elle en courant vers son mari, ils nous ont tout volé !» Je sais, bien sûr, ce qu'elle veut dire par «tout volé» : mon grand-père, qui demeure chez nous, ou est-ce plutôt nous qui vivons chez lui, n'a jamais fait confiance à la banque. Et c'est dans sa *lingère*, sous une pile de draps, qu'il garde toutes les économies de sa vie. «Ils nous ont tout volé !» Elle est arrivée au milieu du pré. «Ils sont entrés par la fenêtre du jardin et ils nous ont tout volé !» Elle se précipite sur la faucheuse, et mon père doit faire un écart pour l'éviter. Il arrête enfin sa machine et se retourne vers nous : «Votre mère est folle, les enfants, votre mère est folle !...» Incrédule, je regarde mon frère qui court se blottir dans les jupes de maman.

Et je vois mon grand-père agenouillé sur l'herbe rase. Il me fixe un moment. Puis son regard devient flou. Sa tête s'incline sur le côté et son chapeau tombe. Un filet de salive se met à couler sur son menton. Il s'affaisse... Je n'ai bientôt plus qu'à lui fermer les yeux.